

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 33 (1965)
Heft: 11

Buchbesprechung: Chronique des livres

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Montesquiou dans sa demeure historique de Versailles, puis dans le merveilleux «Pavillon des Muses» à Neuilly, et dans le «Palais rose» du Vésinet où Anatole France et Barrès peuvent écouter des mélodies de Verlaine mises en musique par Fauré, où Cécile Sorel et Marguerite Moreno récitent des vers du poète en présence de la princesse de Polignac et de la duchesse de Clermont-Tonnerre.

Mais les années passent. L'esprit féroce et la susceptibilité de Montesquiou occasionnent bien des brouilles. Il a le chagrin de perdre l'Ami qu'il aimait avec une fidélité exemplaire, Gabriel de Yturri. Il vieillit mal, n'est plus compris et, comble de souffrance, il verra «le petit Marcel Proust» devenir célèbre, un peu à ses dépens, alors que sa propre oeuvre poétique sombre dans l'oubli.

Montesquiou, cependant, survit à la guerre et meurt en 1921, peu de temps avant Proust qui, lui, aura su faire passer à l'immortalité un monde maintenant disparu qui est précisément celui de Montesquiou.

Philippe Jullian a remarquablement évoqué ce monde «fin de siècle», et son livre — peut-être un peu touffu — fourmille d'anecdotes drôles et parfois croustillantes sur bien des célébrités de l'époque. Ce côté anecdotique et la description des divers personnages qui ont gravité autour de Montesquiou tiennent une place que les admirateurs inconditionnels du poète (il en existe) pourront trouver un peu trop grande, au détriment d'une étude sur son oeuvre. Mais Philippe Jullian a voulu être le peintre d'une époque autant que d'un homme inséparable de celle-ci. Il a su, néanmoins, donner une image complète d'un personnage complexe et finalement remarquable, souvent méchant mais parfois bon (il a beaucoup aidé Verlaine sur le plan financier), efféminé mais chaste. Montesquiou demeure l'une des illustrations les plus brillantes des qualités et des défauts de cette époque 1900 que nous commençons à goûter si fort.

Gérard Raspail.

Chronique des livres

On me dit qu'il est peut-être mieux d'écrire pour ne rien dire, ou pour parler de quelques riens, que vous laisser sur l'impression qu'on ne s'inquiète pas de vos lectures. Depuis plusieurs années, j'ai l'habitude de vous prévenir dès que paraît un livre intéressant, de vous déconseiller les sottises, je veux bien continuer, soit! Mais il devient de plus en plus difficile de trouver un ouvrage méritant un compte-rendu et, surtout, je doute souvent que cela vous soit de quelque utilité. Le manque total de réaction sur mes articles me laisse penser que vous ne les lisez guère, sauf si j'indique à l'occasion une nouveauté bien érotique, ce qui est rare.

Cette constatation désabusée est un peu mélancolique mais pas amère. Je ne crois pas à l'intérêt particulier ou général pour la qualité, en matière de littérature homosexuelle. Une lourde ordure bien présentée par la publicité, assez sale pour être encore scandaleuse, cancanière, vulgaire, même si elle est sans valeur littéraire ou humaine, vous fera frémir d'excitation.

Non pour vos y attacher, sans doute, — qui songe à s'attacher dans ce milieu? —, mais pour avoir l'occasion de glousser en la mentionnant dans la conversation. Le nouveau livre de Monsieur Peyrefitte a été vendu à 60.000 exemplaires en une semaine, assure son éditeur. Mais quelques bons écrivains meurent de faim parce qu'ils ont cru à la beauté, au talent plus qu'à la publicité chatouilleuse, et parce que vous n'avez acheté que 25 exemplaires de leur meilleur livre.

Il n'y a rien à faire à cela. Je n'ai pas la prétention d'aider par mes chroniques au succès d'un bon livre ni de pouvoir réduire la vente d'un ouvrage malfaisant.

Et puis, il faut le reconnaître, je n'ai pas de bons livres à vous recommander depuis plusieurs mois. Les grands écrivains qui ont aidé par leur oeuvre à la libération de la sexualité et à la reconnaissance de l'homosexualité, sont morts ou se sont tus. Personne n'est venu remplacer un Gide ou un Cocteau. Marcel Jouhandeau n'alimente plus que la chronique mondaine, Julien Green distille goutte à goutte des confessions admirables autant que voilées. La génération suivante qui promettait tant: les Jullian Milorad, Diesbach, Curtis, etc. . . publie peu et sans se compromettre. Il est possible que le régime politique actuel ne favorise pas la liberté d'expression, n'incite pas à la propagation d'une littérature non-conventionnelle. Mais je n'ai pas connaissance d'un Victor Hugo qui, à l'heure actuelle, soit en train d'écrire: «Les châtiments» à Guernesey!

Il paraît que Jean-Louis Bory, — à contre-courant —, s'est attelé à un gros livre sur l'homosexualité qui sera intitulé: «Les zébrures du zèbre». Joli titre signifiant que, pour l'homosexuel, ses mœurs sont aussi inévitables que ses zébrures pour le zèbre. Mais ce roman ne paraîtra que l'an prochain, au plus tôt.

Que vous conseiller, en attendant? Des bribes de livres ou des ratages décevants? S'il est vrai qu'il vaut mieux vous indiquer des oeuvres imparfaites que ne vous parler de rien, voici ma maigre moisson de ces derniers temps. Je ne vous les conseille pas, je vous dit simplement ce que j'en ai pensé à la lecture.

Jacques Brenner est le directeur littéraire d'une remarquable collection et d'une bonne revue aux éditions Julliard. Il a fait publier dans cette collection quelques oeuvres excellentes d'auteurs français où étrangers, j'en ai parlé plusieurs fois. Malheureusement, ce qu'il écrit lui-même est très inférieur au goût qu'il manifeste pour découvrir les autres. Ses livres ne sont, pour la plupart, qu'une chronique satirique, amère et mesquine, de la vie littéraire à Paris; cela n'intéresse que cent personnes plus ou moins mêlées à ce milieu. Dans «Trois jeunes tambours»¹ Jacques Brenner abandonne les ragots de métier pour conter une histoire uniquement homosexuelle, mais si lourde, complaisante, mal écrite et racoleuse, qu'elle ne lui fait pas honneur. Qu'un monsieur, soi-disant sans connaissance homosexuelle, recueille un jour sur la route un très jeune auto-stoppeur, le voici amoureux de ce garçon et perdant sa vertu; quelques jours plus tard, ce garçon est arrêté par la police des mœurs pour ses activités de gigolo. Loin de renier sa brève aventure, le monsieur respectable se lance dans une enquête sur le long passé de son jeune amant. Mais,

ayant goûté une fois à «la chose», il recherche d'autres aventures à peine moins dangereuses et, quand son jeune ami est libéré de la maison de correction, on l'a remplacé par d'autres gigolos qui ont eu l'astuce de ne pas se laisser prendre. Tout ceci est peu estimable, assez écoeurant et, surtout, manque terriblement de l'humour ou de la légèreté qui aurait fait accepter cette peinture d'un monde louche. Jacques Brenner, qui est un homme aimable et spirituel, se montre lourd et insistant pour traiter son sujet homophile. Il prend ce vilain monde au sérieux, frôle la thèse du roman populiste. Dommage! Je ne vous recommande pas ce livre, mais je peux vous l'indiquer. Si vous n'avez pas le goût délicat, vous le lirez sans y penser, un jour de vacances.

Un autre livre manqué et mal fait est une traduction de l'anglais: «Carnets noirs» de Christopher Short². L'infatigable et astucieux traducteur Michel Averland a rendu certainement le meilleur de ses qualités, mais il ne pouvait rien contre l'étrangeté d'un style et d'un sujet qui ne vont pas ensemble. L'entreprise était difficile pour ne pas dire impossible; jugez-en: ces carnets secrets d'un certain Frédéric-Georges, archiduc d'Autriche ou d'Allemagne, reproduisent très exactement la biographie du célèbre roi Louis II de Bavière. Tout le monde connaît ce drame terrible, sur lequel on a tant écrit et qui reste pourtant une des grandes énigmes de l'Histoire. Or, imaginez ce Louis II écrivant son journal dans le style de Jérôme K. Jérôme, faisant de l'humour anglais, semblant à peine sorti d'Eton. Il ne parle que recettes de cuisine, toilette, réceptions, vanités, il moque à plaisir sa famille et son rang, se ridiculise dans des inaugurations de sous-préfectures. Il ne lui reste en commun avec le célèbre Roi-fou que l'amour immodéré de constructions grandioses, des châteaux féeriques, et un amour non moins immodéré pour les beaux garçons. Son secrétaire-amant ayant été assassiné à sa place au cours d'un attentat, il tombe amoureux du fils de son cocher, lequel est musicien, par hasard (O Wagner!), ce qui ne l'empêche pas de consacrer la plus grande part de ce journal à l'histoire de ses fiançailles avec une oie blanche issue du gotha. Quant à la mort dramatique du héros, elle est contée de façon bêtement romanesque en épilogue, mais non expliquée. Etrange idée d'écrire un pastiche de biographie d'après un fait authentique, non pour en donner une version plausible mais, au contraire, en déformant systématiquement l'état d'esprit et le style de vie du héros, pour en faire un personnage de Thakerey revue par Agatha Christie. Mais seuls les amoureux de l'Histoire trouveront ce reproche grave. Pour les autres, ils trouveront ce roman déroutant mais agréable à lire.

Pour finir, un mot sur «Fil à Fil» de Marguerite Cassan³, talentueuse comédienne qui, à la suite d'Odette Joyeux, Sylvia Monfort et autres dames du théâtre, «donne» dans la littérature. Son roman a l'originalité d'être uniquement composé de communications téléphoniques. Une dizaine de personnages, en se téléphonant du matin au soir, par une suite de bavardages, arrivent à conter, ou plutôt à reconstituer une histoire. Histoire gentiment banale, mêlant le vinaigre et l'eau de rose, au dénouement conventionnel. Que l'un de ces personnages soit un vieil antiquaire homosexuel, spirituellement observé, me permet de vous indiquer cette aimable oeuvre. Que les moeurs de l'antiquaire, avouées sans complexe,

soient parfaitement admises par ses correspondants divers, est sympathique. Il est vrai qu'ils sont tous assez dissolus et détraqués. Encore une fois, je vous indique ce roman sans vous le recommander, pour passer une heure estivale dans un «transat», sous un parasol...

Rien de plus? Non rien, vraiment. Je cherche, j'achète des livres, je feuillette, ma corbeille à papiers déborde. C'est un peu triste; pas même... ennuyeux!

Je n'ai qu'une seule émotion à vous conter, mais ce n'est pas une impression de lecture. La semaine passée, j'ai eu l'occasion d'aller à Milly-la-Forêt et, dans la jolie chapelle de Saint-Blaise-des-Simples, je me suis recueilli un instant sur la tombe de Jean Cocteau. Cette chapelle décorée par lui-même lui ressemble: simple, claire, presque gaie... Une simple dalle à même le sol. En haut, on a gravé: Jean Cocteau, 1889—1963. En bas, cette phrase: Je reste avec vous...

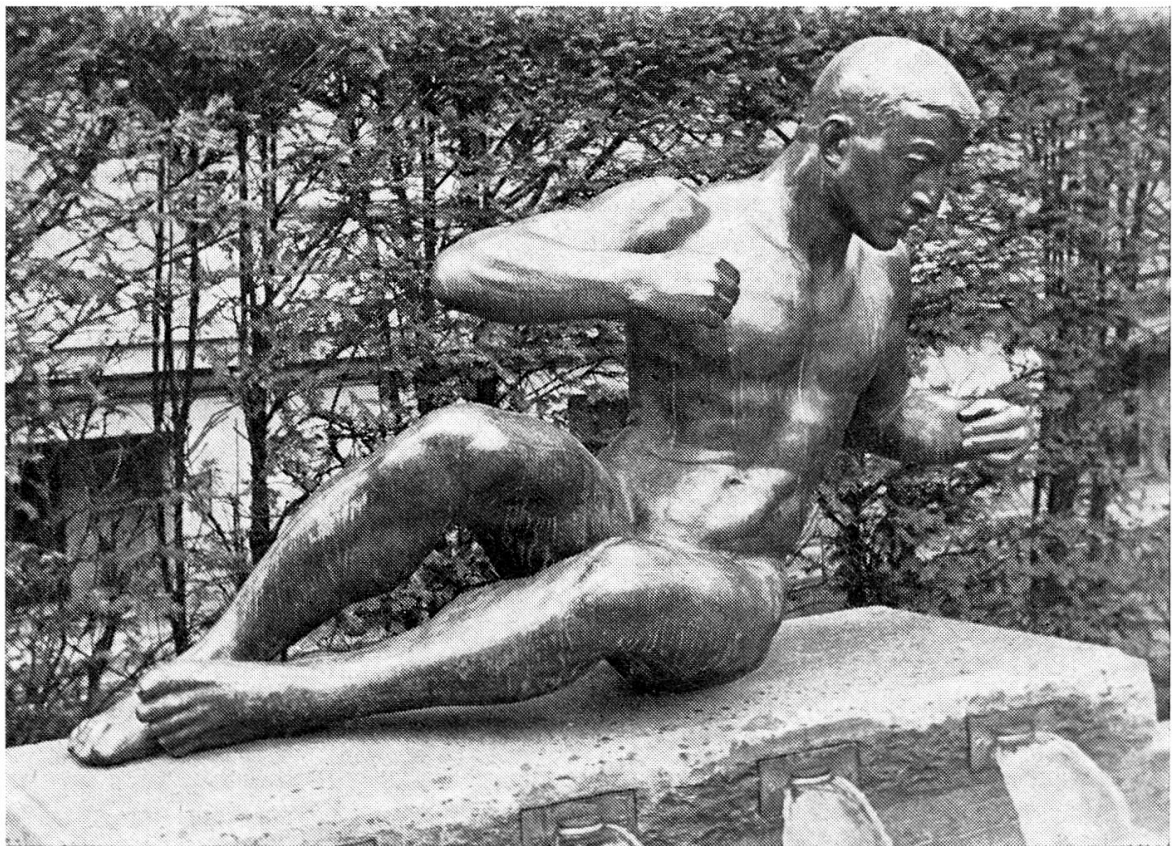
Oui, Jean, vous êtes toujours avec nous, dans notre coeur, mais qui maintenant écrit à votre place, pour vous continuer?

R. G. D.

1 Editions Julliard

2 Editions Stock

3 Editions Robert Laffont



La fontaine de «Narcisse» à Zurich